

Antonin Malroux

*Les chemins
de la communale*

ROMAN

Albin Michel

1

Au petit matin, des écharpes bleutées s'échappaient des cheminées, tantôt verticales sur le ciel pâle, tantôt enroulées, tortueuses, en lutte déjà contre les premiers vents.

Le hameau s'éveillait. Un jour comme un autre, pour ces petites maisons au toit pesant, aux épais murs de schiste du pays, derrière lesquels couvaient, dans le silence des générations successives, mystères et lourds secrets de famille. Et ce matin, même les rubans de fumée ne mêlaient pas leurs arabesques au-dessus des étables, des maigres hangars et des poulaillers caquetants.

Des chemins approximatifs, étouffés d'herbes folles et cabossés par le passage des animaux, reliaient les voisins, ou les séparaient, selon les familles qui entretenaient l'amitié ou une haine dont, bien souvent, elles avaient totalement oublié l'origine.

Mais l'essentiel se trouvait ailleurs, dans l'urgence du quotidien, dans ces gestes transmis et qu'il impor-

Les chemins de la communale

tait de répéter chaque jour, quelles que soient les humeurs du temps et des saisons.

Un monde humble vivait là, groupé en quelques hameaux peu distants les uns des autres et qui se regardaient de près, séparés simplement par les haies d'aubépine soutenues de loin en loin par des merisiers aux minuscules fruits, régal des merles et des grives, ou par quelques chênes aux troncs meurtris de barbelés et dont la chair silencieuse gardait les cicatrices.

Tel un symbole, un sentier se creusait parfois entre deux terres, raviné par les eaux tumultueuses d'un violent orage, et des flaques de boue persistaient tout au long de l'année, comme les neiges éternelles au sommet des montagnes.

Trois hameaux cohabitaient ainsi sur quelques hectares cultivables, ou que l'on enrichissait d'un fumier arraché aux étables et éparpillé à la fourche. Bois et taillis s'emparaient vite des terres en friche mais fournissaient le bois de chauffage, les pieux, les poutres et les planches.

Ces trois lieux-dits formaient le sud du territoire communal. Le chemin principal qui les desservait se divisait en trois à la Croix des chemins où trônait, pour confirmer son nom, une croix de fer dans un socle de granit, que personne ne regardait plus tant elle marquait l'endroit depuis des lustres. On l'appelait « le calvaire ». Entre la commune et cette croix, zigzaguait un chemin empli de mystère au regard des enfants, un chemin remarquable d'étroitesse et d'obscurité, que les arbres aux rameaux entrelacés couvraient

d'une voûte opaque. Seuls l'emplissaient de vie les chants des oiseaux et les cris des écoliers qui l'empruntaient quatre fois par jour pour se rendre à l'école et en revenir.

Depuis toujours, les jeunes gens des trois hameaux se retrouvaient au calvaire, s'attendant les uns les autres pour traverser ensemble le chemin noir, qu'il plût, que la tempête fît rage ou que la neige leur compliquât la vie. Un rendez-vous immuable auquel ne manquaient que les malades. Superstition ? Peur d'affronter seul les vieilles légendes, les personnages qui montaient de la voix du conteur au cours des veillées d'hiver ? Peut-être, toujours est-il qu'au cours du temps, l'habitude était prise.

Il y avait ceux de Fontranès : la famille Mazeuille : Augustin et sa sœur cadette Sorceline, 14 et 12 ans. Un garçon sensible et rêveur, contrairement à sa sœur, turbulente et coléreuse, le regard pointu. Pierre et Rose Mazeuille, les parents, peinaient à subsister dans leurs cinq hectares avec leurs quatre vaches, quelques porcs et volailles. Les enfants, bien souvent appelés à la rescousse, ne rechignaient pas et laissaient là leurs jeux. « La ferme te reviendra un jour, disait Pierre à son fils. Et tu y auras tant mis ton travail que tu l'aimeras comme moi, même si nous trimons comme des diables. »

Augustin se taisait, il ne comprenait pas comment on pouvait aimer ce qui donnait tant de mal... Sorceline, elle, ne se posait pas de questions.

Les chemins de la communale

Au hameau de Chenevière, la belle propriété des Castignac s'imposait dans le paysage. Le couple avait trois enfants : Grégory, 14 ans, Clémentine, 13 ans, et Louis, 18 ans, qui travaillait au domaine. « Les riches de Chenevière ! » Ainsi les appelait-on dans les environs. Plus de vingt-six hectares de terre, vingt bêtes à cornes, une trentaine de moutons, sans compter les porcs et les volailles. Un beau domaine sur lequel régnait encore la vieille Marguerite, veuve du premier Castignac créateur de la ferme. Chacun aurait pu penser que le fils Charles, et Yvonne son épouse, dirigeaient la propriété... Il n'en était rien. À 70 ans, intelligente et rusée, Marguerite gardait la haute main sur le domaine et savait gouverner.

Grégory et Clémentine représentaient Chenevière. Deux enfants bien vêtus dont l'avenir paraissait assuré tant les projets de la famille reposaient sur de solides réalités. Louis, le grand frère de 18 ans que les filles aimaient à lorgner, s'amusait déjà dans les bals du pays.

À Sableuse – le hameau central –, vivaient les Brassac et les Libéral. Léon Brassac avait épousé la fille d'une bonne et riche famille et suivi les traces de ses beaux-parents aujourd'hui disparus. Ces derniers avaient interrompu l'exploitation de leurs terres vers les années 1948 et créé une entreprise de fournitures de matériaux de construction. À la grande stupéfaction de toute la contrée qui en avait aussitôt conçu curiosité

Les chemins de la communale

et jalousie... Grange et hangars abritaient désormais des sacs de ciment et de plâtre, chaux, briques, poutres, et autres planches et tuiles, exploitant du même coup la sablière proche qui avait, paraît-il, donné un jour le nom de Sableuse au hameau.

Léon et Marie Brassac tenaient ferme les rênes de l'affaire, besogneux et fiers de leur réussite. Quant aux anciennes terres familiales, hormis un immense potager qu'ils avaient conservé pour leurs plaisirs et besoins personnels, elles avaient été louées pour partie aux Castignac et pour partie à un autre paysan. On ne se salissait plus les chaussures dans la bouse chez les Brassac. Les deux filles, Charlotte et Vinciane, 18 et 17 ans, continuaient leurs études en école privée dans la capitale régionale et on ne les revoyait au pays que les dimanches et durant les vacances scolaires. Deux jolies filles qui savaient aguicher les garçons et surtout Louis Castignac, le voisin de Chenevière, qui d'ailleurs en crevait d'envie.

Les Libéral, Marcel et Victoire, dans la petite soixantaine, étaient à la tête de huit hectares, et représentaient les plus anciens. Pauline, la grand-mère Mamiette qui avait passé les 80 ans, habitait sous le même toit et partageait leur vie, comme une ombre allant et venant dans la maison, ne s'exprimant que par des « hum ! » tantôt appuyés positivement pour dire oui et tantôt négativement pour s'opposer. Ces sons, ou plutôt ces raclements de gorge, savaient aussi manifester l'interrogation... L'ancêtre n'articulait plus une parole depuis le drame, depuis qu'un

Les chemins de la communale

parachutage destiné aux maquisards avait mal tourné pour eux, lors de la dernière guerre. Personne n'en parlait jamais, mais à la suite de l'événement, le fils Tino Libéral et sa femme qui travaillaient sur l'exploitation familiale avaient soudain quitté la région avec leur fillette, Estelle, âgée de 5 ans à peine.

De toutes les habitations des trois hameaux, la ferme des Libéral se démarquait par son âge et sa vétusté. La maison paraissait sur le point de céder à sa grande fatigue, la grange et son étable ne valaient guère mieux, couturées de partout par maints rafistolages. Le tout ressemblait à la propriétaire, la Mamiette au visage triste et fripé, parsemé de poils follets.

« Ce sont des gens bizarres », disait-on de Marcel et Victoire Libéral. Et la chape de plomb qui pesait sur eux depuis des années, se faisait plus lourde encore.

Mais en cette année 1953, un évènement allait transformer leur vie. Le fils Tino avait demandé à ses parents de bien vouloir prendre la petite Estelle chez eux quelques mois, jusqu'aux vacances d'été, invoquant une grave maladie de sa femme. Tino et sa petite famille ne venaient que rarement au pays, quelques jours par an, juste le temps pour les Libéral de constater combien leur petite-fille avait grandi. Estelle allait maintenant sur ses 14 ans et devait passer son certificat d'études en fin d'année scolaire. Tino en avait fait la demande auprès de l'instituteur, et M. Jean-Marie Prade avait accepté, malgré l'effectif élevé de sa classe. Estelle arriverait fin mars, portant à cinq le

nombre des écoliers qui se donnaient rendez-vous au calvaire.

Le maître d'école de la commune de Montvillage avait annoncé la nouvelle à ses élèves.

– Et n'oubliez pas, les enfants, Estelle Libéral est née à Sableuse. Elle est une enfant du pays et vous devez l'accueillir comme telle. Peu importent les raisons qui l'ont éloignée de notre village, et peu importent les ragots, qui d'ailleurs ne doivent jamais franchir le seuil de l'école. Vous m'avez compris ?

– Oui, M'sieur ! avait répondu le chœur des gamins qui, en se ruant vers la sortie avaient déjà tout oublié.

Personne n'avait trouvé cette visite étrange. D'ailleurs, depuis la guerre, les Libéral vivaient repliés sur eux-mêmes. Leur courtoisie avait su imposer cette attitude sans heurt, et l'entourage la respectait.

Tous deux, avec anxiété, se préparaient à recevoir leur petite-fille. La modeste maison possédait des combles aménagés où avait dormi leur fils et où, en leur temps, avaient vécu les grands-parents, la Mamiette logeant au rez-de-chaussée, près de la grande salle.

La chambre de leur Tino servirait enfin à quelque chose. Victoire entreprit de tout remettre au propre – c'était sa formule. Elle installa même des rideaux, un rien qui, pensait-elle, rendrait l'accueil plus chaleureux. Le plancher souffrit sous la vigueur de la paille de fer et les murs s'éclairèrent d'un blanc revivifiant. Sur l'abat-jour, une dentelle trouva sa place, bien au-dessus du haut lit de bois garni d'un édredon capable de protéger de températures dignes du Grand

Nord. Une armoire branlante et fortement travaillée par les perce-bois complétait le tout.

– Elle devrait bien s’y trouver, dit Victoire à son mari. Vu la saison, elle n’aura pas froid. En cas, nous lui trouverons une bouillotte. Dans son Midi, il doit faire bien meilleur, pardi !

– À son âge, on n’a jamais froid, affirma le grand-père.

La Mamiette vint jeter un coup d’œil inquisiteur, puis s’en retourna sans rien dire, comme toujours. Marcel Libéral ne put se retenir :

– Quoi ? Le plus important, c’est qu’elle obtienne son certificat d’études, vois-tu, c’est ça l’essentiel. Pour le reste on s’arrangera toujours. Faudrait pas qu’il soit dit que.

Sa femme secoua la tête... Une joie nouvelle éclairait ses traits, une joie qu’elle avait connue en d’autres temps. « Il faut que la mère soit bien malade pour nous confier la petite... J’espère quand même que la Viviane s’en remettra... Qu’est-ce qu’elle a bien pu attraper de si grave ? pensait-elle. Si toutes ces histoires n’étaient pas arrivées, nous serions tous ensemble. Le Midi c’est peut-être beau, mais ici il y a de la place pour tout le monde, le pays est grand, mon Tino. Tu n’as pas eu assez de caractère, de force. Et la Viviane a eu tellement peur pour la petite... »

Marcel, la guignant du coin de l’œil, devinait son tracas.

– Qu’est-ce que tu rumines encore, ma pauvre Victoire ? Tu crains les racontars ? Rassure-toi, il y en aura,

je te le dis. Nous protégerons la petite du mieux que nous pourrons, c'est tout. Et pour ça, tu peux compter sur moi.

Victoire hocha doucement la tête.

– Tu me devines, comme toujours. Mais ça passera, nous en avons vu d'autres, n'est-ce pas ? Je voudrais seulement qu'on ne lui fasse pas de mal.

Tous deux se séparèrent, une manière de mettre fin à la pénible conversation, l'un se dirigeant vers la grange, l'autre vers le feu qui avait besoin de secours. Mais leur pensée, sempiternellement, revenait à ce jour maudit, à ces images qu'ils n'étaient pas parvenus à effacer, et dont avaient découlé des années d'humiliante suspicion : ce parachutage sur leurs terres, cet argent jamais retrouvé, et eux, soudain coupables de la disparition de fonds destinés à la Résistance. Coupables aux yeux de tous.

Le regard de Victoire se voila de tristesse, toute sa personne émouvait par une sorte de douceur paresseuse, comme si en elle une grâce fragile s'économisait. Quant à Marcel, les yeux sombres, le visage volontaire, il impressionnait celui qui croisait son regard, et sa poignée de main laissait un souvenir particulier. Si sa démarche accusait un léger boitillement, rien ne l'empêchait d'arpenter ses terres en toute saison, accompagné de son chien Feunoir, un bâtard qu'il avait recueilli.

Il pleuvait beaucoup en cette fin mars 1953. Les champs rendaient l'eau par endroits, en chaque creux

du terrain. Ce matin-là, enfin, le soleil daigna réchauffer hommes et bêtes.

Victoire était occupée à la cuisine, quand elle entendit frapper à la porte. Elle s'essuya les mains à son tablier et s'empressa d'aller ouvrir.

Rose Mazeuille se tenait sur le seuil, flanquée de ses deux enfants.

– Rose, voilà bien longtemps qu'on ne s'est vues, dit Victoire, pas de mauvaises nouvelles ?

– Rassurez-vous, tout va bien. Je profite de cette journée de soleil, elles sont si rares. Je vais au bourg porter mon beurre, alors si vous avez besoin de quelque chose, ce sera avec plaisir.

– C'est gentil de votre part, je vais voir ça, mais à part un peu de café, je crois que j'ai ce qu'il faut, merci. Mais vous allez bien en prendre un ? (Puis, observant les enfants :) Mon Dieu qu'ils grandissent vite, on se voit donc si peu, Rose ?

– Justement, ils m'ont dit que vous allez reprendre votre petite-fille ? Vous devez être contente ?... Ça lui fait combien maintenant ?

– Quatorze ans. J'ai du souci, sa mère Viviane est très mal. Enfin ça va nous rajeunir, mettre de la gaieté dans la maison. Et vous deux, Augustin et Sorceline, vous aurez une camarade de plus pour aller à l'école, enfin jusqu'aux vacances...

– Elle arrive quand ? demanda Sorceline, impatiente et espiègle. Chouette, je vais avoir une amie, elle pourra aussi venir chez nous...

Les chemins de la communale

– Tu la verras pour la rentrée de Pâques. Et toi Augustin, tu ne dis rien ?

Augustin sourit, mal à l'aise, ne sachant que répondre. Rose se mit à rire.

– Je ne me fais pas de souci, dit-elle, tout ce petit monde s'entendra à merveille, enfin je le souhaite.

Cependant que leur mère s'installait avec Victoire devant une tasse de café, les deux enfants s'enfuirent dans le jardin.

– Estelle sera mon amie, même si Clémentine Castignac la veut aussi. J'espère qu'elle me préférera.

– Les Castignac sont riches et mieux habillés que nous, ne te fais aucune illusion. Nous, on ne nous regarde jamais, tu le sais bien, dit Augustin.

Sorceline fit la moue, mais dans sa tête une stratégie d'appropriation se dessinait déjà.

Marcel avait rejoint les deux femmes et, debout, avalait une tasse de café.

– Savez-vous où en est l'histoire de l'élargissement du chemin qu'ont demandé les Brassac ? demanda-t-il à Rose. Depuis le temps que ça traîne cette affaire. C'est bien vrai que les camions ont du mal à passer au calvaire.

– Les Brassac sont bien avec le maire, ne vous faites pas de souci, ils l'auront leur élargissement. Faut dire que le chemin noir porte bien son nom ! Le soleil ne risque pas de sécher les flaques d'eau !

Les chemins de la communale

– Les enfants s’en trouveront mieux pour aller à l’école et ça fera un peu de travail pour certains.

– Au moins, il n’y aura plus ce coupe-gorge... Vous souvenez-vous de l’affaire ? Une certaine nuit...

– Allons, allons, je n’ai jamais eu la moindre peur dans ce chemin.

– Mais nous, nous sommes des femmes, de pauvres femmes, lança Rose Mazeuille en riant. Il faut bien que nous ayons peur pour que vous puissiez nous protéger !

Quelque temps plus tard, en route vers le bourg, elle emprunta avec ses enfants le chemin noir, et ne put retenir un sourire de nostalgie... tant de souvenirs la reliaient à ce lieu où la nature jouait à faire peur pour mieux cacher les amoureux... Tant de secrets s’étaient avoués ici, tant de liens s’étaient noués, à en rendre les taillis impénétrables.

Augustin et Sorceline marchaient devant. Ils profitaient de ce jeudi pour accompagner leur mère et l’aider à porter chez l’épicier le beurre enveloppé de linges humides. Quelques douzaines d’œufs faisaient partie du voyage, qui promettaient la récompense d’une sucrerie, d’une douceur.

– Vous allez donc avoir une nouvelle camarade, lança Rose à ses enfants, une de plus sur le chemin de l’école !

– Ce sera mon amie ! cria Sorceline sûre de son fait.

– Mais elle est venue plusieurs fois, vous avez dû la rencontrer, elle n’était pas invisible tout de même !

Les chemins de la communale

– Moi je l’ai aperçue l’année dernière, lâcha Augustin d’une voix neutre.

– Et alors ? Comment est-elle ?

Le garçon ne répondit pas.

– Il me tarde de la rencontrer ! chantonna Sorceline.

Augustin secoua la tête et ne prononça plus un mot sur le sujet. Le souvenir de s’être faufilé près de Sableuse, l’année passée, lui restait brûlant en mémoire. Il l’avait vue, Estelle, il l’avait contemplée, et jamais n’en avait parlé à quiconque. Et Estelle revenait...

2

Plus que quelques jours de vacances avant la rentrée de Pâques. Un pâle rayon de soleil venait de se montrer lorsqu'une voiture arriva à Sableuse, une voiture noire immatriculée dans les Basses-Alpes. Pour sûr qu'on l'attendait.

Avec une sorte de malaise, Tino songeait qu'il ramenait sa fille au pays, mais cette fois, il voulait le croire de toutes ses forces, dans la sécurité, dans la confiance.

Il vit ses parents se précipiter vers eux, et avec un serrement de cœur nota qu'ils avaient encore blanchi.

– Mon grand ! murmura Victoire en le serrant dans ses bras. (Puis elle se tourna vers Estelle :) Mon Dieu, tu as encore embelli...

Timide sur l'instant, Estelle embrassa ses grands-parents.

– Je suis si heureuse de te voir, dit Victoire en la serrant contre elle. On pourra profiter enfin l'une de l'autre, pas vrai ?

Le grand-père la dévorait du regard mais savait se contenir. Il embrassa son fils, lorgnant du coin de l'œil

la silhouette de l'aïeule, Mamiette, qui sur le pas de la porte semblait une gardienne immobile. D'un sourire maigre, obligé, elle accueillait son arrière-petite-fille...

À peine était-elle descendue de l'auto, que la jeune fille marquait déjà les lieux de sa présence, une fée n'aurait pas distillé sensation plus étrange. Son image de fillette fragile, sa blondeur, son regard clair, et cette manière de marcher, ces pieds qui paraissaient ne pas toucher le sol... Marcel réprima un sourire ému.

– Avez-vous fait bon voyage ? demanda-t-il. La route est bien longue depuis le Midi...

– L'important est que nous soyons bien arrivés, papa. Heureusement des amis m'ont confié leur voiture, sinon, par le train, c'était bien trop long, et il n'y a pas de gare à Forcalquier.

– Comment va Viviane ? demanda Victoire.

– Pour le mieux, mais nous en parlerons plus tard, laissez-nous retrouver ce bon air qui nous manque tant.

Feunoir vint se frotter, une manière de se faire remarquer et d'appeler les caresses.

Tino descendit une valise et un sac de voyage, les affaires de sa fille, et tous entrèrent et prirent place autour de la grande table, sur les bancs, les lourds bancs de hêtre brillants et lustrés. Mamiette observait son monde d'un œil vif, plus muette que jamais. Les arrivants se rafraîchirent de boissons tenues au frais. Les bagages furent montés à l'étage et Estelle découvrit sa chambre, qui lui plut d'entrée.

– Je vais bien dormir ici, grand-mère.

Puis elle sortit un petit cadre avec une photographie de sa mère, qu'elle posa sur le chevet, près de son lit.

Tino semblait préoccupé, le front traversé de jeunes rides.

– Merci pour la petite, dit-il à son père. Viviane a dû rentrer dans une maison de soins, un sanatorium au bord de la mer. Ses poumons sont atteints et, malheureusement, il n'y a que cette solution pour la guérir. Ça tombe au plus mauvais moment de notre vie. On m'a proposé un travail très intéressant, si ce n'est qu'il est très loin. Un énorme projet en Nouvelle-Zélande.

– Je ne sais même pas où ça se trouve, grogna Marcel. Mais nom de Dieu, il y a bien du travail en France ? Déjà tu es parti sur un coup de tête et maintenant...

– Tu appelles ça un coup de tête ? Aurais-tu perdu la mémoire, papa ?

Marcel baissa la tête. Voilà qu'on revenait sur l'affaire qui avait empoisonné sa vie.

– Comment as-tu trouvé cette proposition et comment vas-tu faire ?

– Par une famille qui vient en vacances à Forcalquier, de gros propriétaires qui veulent créer un nouveau département d'élevage de moutons. Je serai responsable de cette entreprise, bien payé comme tu ne peux pas imaginer... Un solide contrat de travail m'attend car on ne rentre pas autrement dans ce pays. De plus, nous aurons une maison pour nous trois. Le problème, pour l'instant, c'est la santé de Viviane.

Marcel se grattait la tête.

– Tu ne pourras jamais venir nous voir, c'est au bout

du monde, tu es complètement fou ! Est-ce qu'on y parle français au moins ? Tu as pensé à la petite ?

– Nous sommes tous les trois d'accord. Une situation pareille ne se représentera plus jamais, c'est la chance de notre vie.

Marcel Libéral tenta encore quelques percées, sans doute inutiles, mais il ne pouvait s'en empêcher :

– Pourquoi t'ont-ils proposé ce travail à toi particulièrement ? Peux-tu me le dire ?

Tino posa un regard calme sur son père et, doucement, en espérant se faire comprendre :

– Un riche propriétaire d'origine française fonde sur nous beaucoup d'espoir. J'aime l'élevage, c'est une chance unique, à condition que Viviane puisse se remettre d'ici là. Dans le cas contraire, je renoncerais. (Au bout d'un silence pesant :) Je suis heureux de pouvoir tenter cette aventure. Dans ma petite ferme, je dois trimer du matin au soir, les moutons me mènent la vie dure, heureusement qu'il y a la lavande, les légumes, les oliviers, les fruitiers.

– Quand je pense qu'ici..., dit doucement le père.

– Tu sais bien que c'est impossible, ce serait invivable... On ne revient pas là-dessus !

Marcel Libéral n'ajouta plus un mot, si ce n'est :

– Je te souhaite bonne chance, mon fils, puisque vous êtes tous les trois décidés. Vous partez quand ?

– Dans le courant de septembre.

Le silence tomba sur les deux hommes. « À chacun son destin », pensa Marcel.